

États d'âme

Francis Van de Woestyne
et Sabine Verhest

Muriel Robin

Faire rire n'est pas rire...

Un goût de trop peu. Non pas une déception, mais un étonnement, quand même. La femme la plus drôle de France, ainsi se définit-elle, celle qui est née drôle... ne l'est pas ce jour-là. En revanche, sincère, oui, elle l'est. Franche, directe aussi, quitte à déplaire. Dans un salon cosy d'un hôtel bruxellois, Le Louise M. Gallery, où les interviews s'enchaînent – est-ce la raison de sa morosité? –, Muriel Robin répond d'abord de manière un peu distraite aux questions. Raconte sa vie mécaniquement. En trois mots elle a 20 ans. Nous tentons de rembobiner le fil, estimant qu'elle a enjambé un peu vite son enfance et son adolescence qu'elle a détaillées dans un livre émouvant: *Fragile*. Car en réalité, tout est là, dans ses premières années avec ses deux sœurs, sans amour tactile, sans tendresse, coachées plus qu'élevées par des parents qui n'ont que trois mots à la bouche: travail, travail, travail... Après deux filles, ils attendaient un garçon. La petite Mumi arrive. Elle abandonne très tôt ses poupées. Il y a un garçon en elle. Il aurait pu s'imposer.

À l'étroit à Saint-Étienne, mauvaise vendeuse de chaussures dans une des boutiques de ses parents, elle arrive à Paris, est reçue première au Conservatoire, remarquée par Michel Bouquet, mais ne trouve pas sa place dans ce milieu parisien. Elle finit par s'imposer grâce à son frère en écriture, le jeune Pierre Palmade. Dont elle ne prononce plus le nom aujourd'hui... Le cinéma l'a toujours boudée. Et cela l'a tuée. Elle sera toutefois sur les écrans fin décembre dans le film *La pire mère au monde*: toute ressemblance avec l'enfance de Muriel Robin... L'entretien se déroule au galop. Son principal défaut? Non, vraiment, elle ne voit pas. Le don qu'elle aurait aimé avoir? *"J'en ai pas mal, c'est ça qui est embêtant..."*, répond-elle. Sans rire. Ah oui: la cuisine. Elle voudrait s'améliorer. La prochaine fois, je lui ferai goûter mon rôti à la moutarde, haricots princesse sautés à l'échalote. Avec un vin élégant du Luberon. **V.d.W.**

En cinq dates

2 août 1955: naissance.
1988: premier one-woman-show.
2006: rencontre avec Anne Le Nen.
2007: International Emmy Award de la meilleure actrice.
31 décembre 2025: sortie du film *La pire mère au monde*.

"Je suis devenue fréquentable. Je reviens de très loin"

Dans quelle famille avez-vous grandi?

Mes parents vendaient des chaussures. Ils faisaient les marchés puis ont ouvert un, deux, trois, quatre magasins: les chaussures Robin à Saint-Étienne. Une institution. C'était travail, travail, travail... Lever tôt, presque pas de vacances. Mes deux sœurs ont travaillé avec mes parents. Moi aussi, au début.

Quel enfant étiez-vous?

Drôle. Drôle et garçon manqué.

Dans votre livre "Fragile", vous racontez que vous et vos sœurs avez été privées de tendresse... Pour expliquer son comportement un peu distant avec ses filles, votre mère disait: "On n'a pas le temps de se lécher la gueule..."

Oui, ce n'était pas le truc à la maison. Il n'y avait pas les codes de la tendresse, ma mère ne connaissait pas cette langue. Mais elle était à l'avant-garde de la mode, elle avait le sens du rythme. Et on riait quand même...

Lorsque vous parlez d'elle, votre visage s'illumine malgré tout...

Elle avait ses problèmes, ses raisons, ses frustrations, ses manques, ses non-dits. Enfin, une vie de femme, quoi. Elle n'était pas que mère: elle aurait pu créer une multinationale de la chaussure. Mais j'aurais voulu lui dire: *"Regarde-moi, occupe-toi de moi, j'ai besoin de toi."* Elle avait de l'amour pour nous, mais ne parvenait pas à le manifester.

Ce manque vous a poursuivie tout au long de votre vie...

Ma mère a reproduit ce qu'on ne lui avait pas donné. Elle a connu la faim, le froid. Vers l'âge de douze ou treize ans, je suis allée dans d'autres familles. J'ai vu des gens qui se disaient *"bonjour"*, qui s'embrassaient, qui faisaient des gestes tendres. J'ai appris cette langue, je l'ai ramenée à la maison. Mais chez nous, on s'embrassait comme des bouts de carton, on était mal à l'aise. C'était dingue!

Vous vous demandiez pourquoi ils avaient fait des enfants...

Oui, j'ai écrit cela, mais cette question est bête, finalement. À l'époque, il n'y avait pas de contraception. Dans certains couples, on faisait des enfants, comme tout le monde. Mais parfois, les enfants étaient une charge plus qu'un plaisir. Surtout pour une femme émancipée, moderne pour l'époque.

Vous avez eu le sentiment qu'après deux filles, vos parents espéraient avoir un garçon?

C'est sûr. Et j'ai eu un garçon en moi très jeune. J'ai joué à la poupée jusqu'à cinq ans. Après, c'était fini les trucs de filles. Je me suis mise au foot. Pour moi, c'était normal.

Et maintenant?

Le garçon est encore là, mais il prend très très peu de place.

Vous écrivez: "Je suis passée à côté de ma vie. J'aurais voulu, dû être musicienne."

Oui, parce que je me sens plus musicienne que comédienne. J'ai l'oreille absolue. Je jouais du piano de la main gauche, de la main droite, sans jamais avoir appris la musique. J'étais douée, vraiment douée. J'ai pris des cours. Ma

professeure voulait absolument que j'entre au Conservatoire. Mais chez nous, on ne savait pas ce que c'était, le Conservatoire.

Pourquoi n'avez-vous pas pu revenir à la musique plus tard?

J'ai essayé quand j'avais quinze ou seize ans, mais ça n'allait pas assez vite. Et puis, il y avait quand même un truc de famille: le métier, ce n'est pas du plaisir. Le métier, ce doit être dur, c'est du boulot, du travail. Mes parents ont travaillé dur toute leur vie, dimanche compris, pour grimper un peu l'échelle sociale. Donc imaginer un métier, la musique, dans lequel je n'aurais pas eu l'impression de travailler, c'était impossible. Cela s'appelle la culpabilité.

Vous rêviez de Jacqueline Maillan ou de Liza Minnelli. Et vous avez finalement décidé de monter à Paris...

Mes parents m'ont aidée, ils m'ont donné de l'argent quand je suis partie à Paris pour faire ces études un peu bizarres. Je suis entrée avec la meilleure note au Conservatoire d'art dramatique. Pourtant, je ne me sentais pas vraiment à l'aise, plutôt illégitime partout. Je sentais que je pouvais faire rire. Moi, je suis née drôle. J'ai toujours fait rire, ma famille, mes amis. Or le théâtre de boulevard n'était pas très bien vu au Conservatoire.

Il y a quand même un acteur, et non des moindres, qui vous a remarquée, encouragée...

Michel Bouquet! Oui, il me remarque, mais il ne me donne pas de travail pour autant. C'est un peu un bien pour un mal parce que, malgré tout, je me dis que cette vie de comédienne, ce n'est pas pour moi. Après un certain temps, je suis rentrée à Saint-Étienne... vendre des chaussures.

Mais vous revenez à Paris, êtes engagée par le Théâtre de Philippe Bouvard. Vous vous accrochez parce que, malgré tout, vous avez foi en votre destin de comédienne polyvalente...

Oui, j'ai une foi en moi, mais c'est toute la complexité de ce métier. Il faut se penser la meilleure, la plus douée, mais il faut aussi que les autres croient en vous.

C'est le cas d'un jeune homme de 19 ans, Pierre Palmade, avec lequel, une forte complicité intellectuelle s'installe...

Oui, il y a eu une sorte de fusion. Il disait: *"Sors de ma tête, sors de mon cerveau!"* Nous étions très complémentaires. Un truc de dingue. Nous avons écrit très rapidement trois sketches qui existent encore 40 ans après leur création: *Le Mariage*, *L'Addition*, *Le Répondre*. Et d'autres textes encore...

À 33 ans, votre carrière est lancée. Vous faites l'Olympia, remplissez des salles. Mais vous avez toujours le sentiment de ne pas être reconnue par le métier. Souvent nommée, vous n'avez jamais été récompensée par un Molière...

À six ou sept reprises, j'ai été nommée. Mais voilà, cette récompense, on ne me la donnera jamais. Et cette reconnaissance, je ne l'ai jamais vraiment obtenue non plus au cinéma. Il doit y avoir trente comédies par an. Il y a donc eu environ 900 films dans lesquels j'aurais pu jouer. Au final? Rien. C'est un vrai rejet et cela m'a fait beaucoup, beaucoup de mal.